

alors, avait été soigneusement remplacé par nos deux filoux avant qu'ils ne s'en fussent allés.

Puivert, découragé, retourna à l'hôtel Rasco.

Il se renferma seul dans sa chambre, alluma sa pipe et se mit à réfléchir aux moyens par lesquels il pouvait recouvrer son argent, ou ne pas payer Darcy.

Le malheureux fermier se perdit dans un monde de réflexions.

—Inutile de poursuivre, disait-il, car il m'est impossible de prouver ce qui m'est arrivé.

Mais que faire alors ?

Il faut donc renoncer à recourir à la justice.

Et Puivert réfléchissait toujours, passant subitement d'une idée à une autre.

Enfin il trouva un moyen qui lui parut le meilleur ; il ne devait pas essayer de recouvrer l'argent d'Edmond, mais à se le faire donner par Darcy, à qui il ne remettrait rien.

Le lecteur jugera bientôt de ce moyen, qui était en effet le meilleur que pût trouver Puivert.

Il partit aussitôt, et se rendit chez M. Darcy ; mais ce dernier était sorti.

Il y retourna une seconde fois.

M. Darcy n'était pas encore rentré.

Alors, il retourna à l'hôtel, et écrivit à M. Darcy, lui demandant de ne pas sortir de chez lui le soir, car il irait le trouver pour lui parler de choses graves.

En effet, le soir il alla trouver M. Darcy, et après avoir quelque peu parlé, tous deux sortirent ensemble.

Darcy avait, en partant, une très-mauvaise humeur, que Julie et Christine avaient prise pour de la préoccupation.

Plusieurs heures s'étaient écoulées.

La nuit était complète.

Pierre retournait chez lui.

Après avoir suivi la rue St-Alexandre jusqu'à la rue Dorchester, il s'engagea dans cette dernière.

Il marchait très vite.

Bientôt il put entendre tous les mots d'une conversation qui avait lieu entre deux hommes, lesquels n'étaient en avant de lui que de quelques pas.

—Quand même, tout ce que tu me racontes là serait vrai, disait l'un, tu ne méritais pas moins d'être châtié pour ton imprévoyance.

—Mais qui se serait jamais douté, disait l'autre, que... reprit la première voix.

—D'ailleurs tu voulais voler, tu as été volé, c'est juste.

—Vous vous trompez, dit la seconde voix, ce n'est pas moi qui ai été volé.

—Exp'lique-toi donc.

—C'est bien simple ; cet argent était à vous, il ne m'appartenait pas.

—Mais crois-tu que je ne me ferai pas rembourser ?

—Vous n'oserez pas.

—Et pourquoi n'os-rais-je pas ?

Parce que, si vous me faites rembourser cet argent, je dirai que votre fortune, vous l'avez volée.

Le lecteur a déjà reconnu Darcy et Puivert.

Le moyen qu'avait trouvé ce dernier pour ne pas rembourser l'argent de son maître, c'était donc la menace.

Nous verrons bientôt où cela va les conduire tous deux.

—Oui, tu diras que j'ai volé ma fortune, reprit Darcy, mais tu ne le prouveras pas, car tu n'as aucune preuve de ce que tu avances.

—C'est vrai, je n'ai pas de preuves, mais je raconterai l'incendie de la maison de la rue Craig, et l'enlèvement de la jeune fille.

Darcy tressaillit, mais il reprit avec sang-froid :

—Personne ne te croira.

—Eh bien ! alors, je raconterai la nuit du 29 Décembre 1838, et à quelqu'un qui me croira, car il a trop d'intérêt à savoir ce qui s'est passé pendant cette nuit.

—Tais-toi misérable !

Mais il n'eut pas le temps d'achever.

Aux dernières paroles de Puivert, Pierre s'était rué sur lui.

Le choc fut si rude, que Pierre tomba par terre. Mais dans sa chute, il put saisir une jambe et renverser un corps.

Plus rapide que l'éclair, d'un bond il se releva, et se baissant de nouveau, il saisit cet homme à la gorge.

Quant à Darcy, sûr de n'être point reconnu, il s'était sauvé.

XIII.

LA NUIT DU 29 DÉCEMBRE 1838.

Après avoir raconté toute son aventure à Darcy, Puivert lui avait demandé un conseil. Celui-ci réfléchit quelques instants, et dit au fermier de ne pas tenter de procès, vu qu'il n'avait pas de preuve suffisante. Là dessus Puivert lui demanda de le décharger de ces \$300. Darcy refusa. Alors notre fermier se fâcha, et en vint à la conclusion que nous avons entendue, et qui avait tant éveillé la curiosité et l'attention de Pierre.

—Maintenant, pas un mot, dit ce dernier au fermier, après l'avoir mit hors d'état de nuire, ou tu es un homme mort.

—Ah ! je vous reconnais ; que me voulez-vous ? fit Puivert en tremblant.

—Tu ne le devines pas ?

—Non.

—Eh bien, je veux que tu me racontes, mot pour mot, ce qui s'est passé dans cette nuit du 29 décembre 1838, et dont la révélation semble tant effrayer l'homme qui vient de partir.

—Jamais.

—Si tu ne me dis pas tout, tu es un homme mort.

—Au secours ! cria Puivert d'une voix étranglée.

Pierre avait saisi le fermier à la gorge, afin d'éteindre sa voix.

Puis il s'assura qu'il ne venait personne, ce dont Puivert put aussi se convaincre.

—Ecoute, fit Pierre, si tu ne me dis pas tout, tu es mort.

—Je vous raconterai tout ce que je sais, mais à une condition.

—Laquelle ?

—Que vous me laissiez la vie sauve, et que vous ne me dénonciez pas, quelque part que j'ai prise aux événements que je vais vous raconter.

—Ce que tu me demandes est impossible !

Eh bien, vous ne saurez rien alors.

Pierré vit bien que s'il n'accordait pas la vie à ce misérable, il ne saurait rien sur cette fatale nuit du 29 décembre 1838, dans laquelle il avait perdu sa mère, alors qu'il n'était âgé que d'un an.

—Soit, dit-il, tu auras la vie sauve.

—Et vous ne me dénoncerez pas ?

—Je ne te dénoncerai pas.

—Vous me le promettez ?

—Je te le promets.

—Jurez.

—Je jure que je ne te tuerai pas et que je ne te dénoncerai pas non plus. Maintenant, raconte vite. Et d'abord dis-moi quel est cet homme qui vient de nous quitter.

(A continuer.)